

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Watson, Sophie et Austerberry, Helen (1986) *Housing and Homelessness : a Feminist Perspective*
. Londres, Routledge et Kegan Paul, 186 p.

par Damaris Rose

Cahiers de géographie du Québec, vol. 31, n° 83, 1987, p. 319-320.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021892ar>

DOI: 10.7202/021892ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le troisième thème touche la question de l'action des groupes bénévoles dans la solution des problèmes de logement pour les femmes. Ceci est une question vitale à un moment où les gouvernements tentent tous de privatiser certains services prétextant la supériorité de la société civile pour résoudre les problèmes sociaux. Les expériences décrites dans ce livre offrent beaucoup d'exemples des projets menés par des groupes privés en soulignant leur énergie, leur motivation et leur ingéniosité. Mais, en même temps, comme le souligne Clara Fox dans son texte sur le logement partagé, pour être efficaces, ces groupes ont besoin d'expertise, d'argent et ils doivent être responsables. Ces critères nous ramènent aux questions de responsabilité publique et de volonté politique. Sans volonté politique il n'y aurait pas d'amélioration de la situation du logement des femmes. Si cela est vrai aux États-Unis, ce l'est encore plus dans une société comme le Canada qui a moins de ressources financières à octroyer au secteur privé et une plus solide tradition d'assistance de la part du secteur public.

Caroline ANDREW
Département de science politique
Université d'Ottawa

WATSON, Sophie et AUSTERBERRY, Helen (1986) *Housing and Homelessness: a Feminist Perspective*. Londres, Routledge et Kegan Paul, 186 p.

L'année internationale des sans-abri, il fallait s'y attendre, a attiré l'attention des médias sur le spectacle trop visible des itinérants qui hantent les rues des villes « post-industrielles ». Elle a également suscité une pléthore de nouvelles études : l'attrait des sans-abri sur les universitaires en quête de sujets de recherche semble ne le céder en force qu'à celui des bouches d'air chaud du centre-ville sur les sans-abri... Mais la plupart de ces travaux souffrent de faiblesses conceptuelles et méthodologiques marquées. En particulier, les termes anglais « home », « homeless » et « homelessness » sont loin d'être univoques, puisqu'ils recouvrent tout aussi bien une réalité matérielle, physique, qu'une perception largement subjective. Aussi sont-ils diversement définis, souvent de façon implicite, et les auteurs perpétuent, relativement aux significations sociales du « chez-soi », une série de postulats par rapport auxquels ils définissent la condition de sans-abri (« homeless »).

Sophie Watson et Helen Austerberry, poursuivant leurs travaux antérieurs sur les sans-abri de Londres, nous livrent un ouvrage original, de facture agréable, qui tente avec succès de surmonter ces difficultés. Dans la première partie, les auteures passent en revue le concept de sans-abri tel qu'il a été cerné et défini en Grande-Bretagne, du milieu du XIX^e siècle à nos jours, par les chercheurs, les organisations bénévoles et les responsables politiques. Sophie Watson souligne combien la notion de manque ou de privation est relative, appliquée à la situation de logement : entre le fait de se retrouver à la rue, sans gîte, et le sentiment d'être tout à fait « chez soi » il existe une gamme indéfinie d'états de non-satisfaction, une vaste « zone grise », que l'auteure appelle « concealed homelessness ». Elle désigne ainsi une série de situations où la personne a effectivement un toit (une chambre meublée, par exemple), mais non un véritable chez-soi.

Par ailleurs, comme le font remarquer certaines auteures féministes, les définitions socialement admises du chez-soi convenable sont étroitement liées à l'idéologie patriarcale de la famille nucléaire, à l'intérieur de laquelle la femme, épouse et mère, remplit son rôle en consacrant sa vie à sa maison et au bonheur des siens. Il s'ensuit que la vue d'une famille sans gîte nous indigne, mais non celle d'un individu errant, car nous présumons qu'une personne seule a moins besoin d'un chez-soi qu'une famille. De plus, comme la vie quotidienne des femmes est intimement liée à leur foyer, qui est traditionnellement leur lieu de travail, elles sont plus susceptibles que les hommes de se trouver en situation d'inconfort ou de manque (en ce qui a trait aux attributs du logement). L'inégalité liée aux rapports entre les sexes risque d'aggraver ce problème, dans la mesure où l'accès des femmes au logement et leur sentiment d'être chez elles là où elles vivent peuvent dépendre de la stabilité de leurs relations de couple.

Pour toutes ces raisons, les auteures font porter la partie empirique de leur étude sur une population qui, selon cette problématique, est marginale à deux titres : les femmes célibataires, sans enfant à charge. La seconde partie du volume est consacrée à la présentation des résultats d'une étude en profondeur (réalisée par Helen Austerberry) auprès de 160 femmes de Londres. Deux groupes principaux sont identifiés : les femmes accueillies en institution (maisons pour femmes battues, asiles entretenus par les municipalités et divers organismes privés) ; et les femmes qui sont privées d'un véritable « chez-soi », c'est-à-dire celles qui vivent en chambre, habitent chez des amis ou des parents, ou sont logées par leur employeur, mais se sont adressées à une agence d'aide aux sans-abri pour obtenir du secours.

Les théories de Sophie Watson trouvent ici bon nombre de confirmations, et la recherche atteste de façon saisissante la marginalisation que vivent les femmes célibataires sur le plan du logement, indépendamment de leur statut social ; les femmes d'un certain âge qui ont déjà été mariées sont particulièrement frappées. Ceci dit, la deuxième partie du livre déçoit un peu. Les extraits d'entretien sont cités par bribes, sans être identifiés, et le lecteur a du mal à se faire une vue d'ensemble de l'expérience de ces femmes, à déterminer qui elles sont. De plus, on a eu l'idée d'entrecouper les témoignages d'analyses statistiques comparant les sous-groupes eu égard à un certain nombre de variables. Ce type de présentation semble exprimer, sur le plan méthodologique, une certaine hésitation entre deux avenues : celle de la recherche basée sur le vécu, épiaut les liens de causalité susceptibles de ressortir de l'exploration de la relation entre les trajectoires individuelles et l'évolution de la société, et celle du positivisme, axée sur les corrélations et la vérification statistiques (ce second parti est peu approprié en l'occurrence, étant donné le nombre réduit de cas traités). Enfin, cette partie du texte est entaché de fautes de syntaxe et d'erreurs de ponctuation qui en compromettent parfois la compréhension.

Nous sommes néanmoins en présence d'un ouvrage important, dont la portée ne se limite pas au contexte britannique. Par le traitement qu'il fait des thèmes abordés — élargissement de la notion de sans-abri ; recherche des facteurs qui font des célibataires, surtout de sexe féminin, des marginaux sur le plan du logement ; analyse de l'influence des stéréotypes sexuels (sensibles dans les rapports sociaux qui président à la fourniture du logement et sur le marché du travail) sur le rapport des femmes au logement — ce livre fournit des instruments conceptuels et méthodologiques qui pourront être mis à profit par les étudiants et les chercheurs ainsi que par les intervenants, non seulement pour comprendre les problèmes de logement d'une clientèle particulière, mais aussi pour repenser le concept même de besoin de logement et l'évaluation de ce besoin.

Damaris Rose
INRS-Urbanisation
Montréal

ABALLÉA, F. et LEPAGE, J. (1986) Les femmes seules chefs de famille dans le logement social. *Recherche sociale*, n° 98, avril-juin et n° 99, juillet-septembre.

KLODAWSKY, Fran et al (1985) *Single Parent Families and Canadian Housing Policies: How Mothers Lose*. Ottawa, SCHL.

Depuis les années soixante-dix, la croissance des familles monoparentales — dans la majorité des cas conduites par une femme et vivant dans la pauvreté — touche des catégories sociales de plus en plus large. Cette forme familiale a d'abord été conceptualisée comme une anomalie temporaire, ce qui a eu des conséquences sur la recherche préoccupée par les questions de logement. En effet, les études sur le sujet sont peu abondantes puisque la situation de ces familles et leurs problèmes de logement sont tenus pour temporaires. D'ailleurs ces études s'intéressent surtout aux aspects économiques de cette question puisque la pauvreté est considérée comme étant la cause principale des difficultés de ces familles.